

3) De 1531 à 1533 : chez les Augustines

"Votre Seigneurie peut s'en aller en paix. Votre fille Térésa est en bonnes mains, (celles d'une maîtresse femme..., jeune et aimable. Dieu l'a comblée d'un don particulier pour s'occuper de nos douze doncellas" (donzelles). Le monastère Santa Maria de Gracia comptait 14 moniales qui, pour survivre avaient ouvert une sorte de pensionnat pour demoiselles de la noblesse avilaïse : elles étaient éduquées dans la foi catholique et elles apprenaient les bonnes manières. L'éducatrice, Dona Maria Briceno avait à peine 33 ans, le même âge que la mère de Térésa à son décès, elle était souriante et gaie, elle avait été élue par acclamations maîtresse des jeunes "séculières" ; elle parlait admirablement de Dieu ; elle devinait d'un coup d'oeil à qui elle avait à faire... Térésa de toute façon ne pouvait pas passer inaperçue: tout son être se reflétait dans ses yeux et l'extrême mobilité de son visage : rires, sourires, larmes. Accommodante et charmeuse, elle sut se faire aimer. En même temps elle était impressionnée par la ferveur des moniales malgré leur grande pauvreté matérielle et des austérités dont elle se sentait incapable. "Je me mis à faire beaucoup de prières vocales". Sa perplexité créa en elle une tension tellement forte qu'elle tomba malade. La prieure dut la rendre à son père : "Nous sommes désolées de rendre Térésa à votre Seigneurie, les médecins disent que son mal est sérieux. Sans doute le grand air, le retour à la maison familiale hâteront sa guérison. Quelle perte pour nous !" Don Alonso hochait la tête, il conduisit sa fille à Hortigosa chez l'oncle Pedro de Cépeda. Celui-ci, un homme chaleureux, jura que sa chère nièce repartirait ragaillardie. En fait, sans le chercher, il fit par son exemple plus de bien à son âme qu'à son corps : Pedro était un grand lecteur, "la lecture de bons livres en castillan l'occupait uniquement", dit Térésa. En ces temps de conquête du "Nouveau Monde", le poète le plus célébré en Espagne restait Jorge Manrique dont les vers chantaient l'impermanence des choses de ce monde : "Nos vies sont les fleuves / Qui se jettent dans la mer / Qu'est mourir..." L'oncle se mit à lui parler de Dieu et de la vanité du monde, en priant à haute voix, en disant son projet de devenir moine, frère lai chez les Hiéronymites, une fois ses enfants. Établis. Térésa faisait donc la lecture et parcourait la campagne, s'émouvant de la beauté de la nature. "Je ne restai que quelques jours, mais l'emprise des paroles de Dieu sur mon coeur, celles que je lisais comme celles que j'entendais, ainsi que la bonne ambiance, me firent peu à peu pénétrer cette vérité pressentie lorsque j'étais enfant : ' Tout n'est rien. Le monde est vain. Il passe vite'. J'en vins à craindre, si je mourais, d'aller en enfer. Je n'avais aucun désir de me faire religieuse. Cependant c'était, je le vis, l'état le meilleur, le plus sûr. Aussi, peu à peu je me décidais à me faire violence pour l'adopter." D'autant plus que la condition des femmes mariées à cette époque n'était pas drôle : soumission totale au mari, grossesses multiples, mort d'épuisement ou en couches..., rien de semblable à la passion idéale et virile des romans de chevalerie ! Ah si elle avait pu se joindre à son frère aîné Fernando qui vint lui dire adieu avant de partir pour Séville d'où il rejoindrait au Pérou le conquistador Francisco Pizarro ! De retour chez les augustines, elle retrouva la parole gracieuse de son éducatrice Dona Maria Briceno : "cette bonne compagnie me détacha des mauvaises habitudes, et ranima en moi le désir des choses éternelles... Mon hostilité envers l'état religieux cédait quelque peu." "Elle me parla de la récompense qu'accorde le Seigneur à ceux qui quittent tout pour Lui". En même temps, Térésa prit conscience qu'une forme de sensibilité lui manquait : "Si je voyais l'une de mes compagnes en venir aux larmes dans la prière, je l'enviais beaucoup ; car mon coeur était si dur que j'aurais pu lire la Passion tout entière sans verser un pleur, et cela m'affligeait." Térésa retrouvait son désir d'enfant d'aimer Dieu et d'être aimée de Lui "pour toujours"? Elle commençait peu à peu à comprendre qu'en plongeant dans les joies des réalités mondaines et temporelles, elle oublierait de s'efforcer vers l'essentiel et l'éternel. De plus, elle était "amie des bons livres, ils me donnèrent la vie. Je lisais les épîtres de St-Jérôme. Elles m'enthousiasmaient de telle sorte que je décidais de tout dire à mon père."